

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...

Ce serait une erreur de croire que dans ces temps horribles du moyen-âge, le grabuge ne se mijotait qu'en France et que les populos des patelins voisins, plus bonnes bêtes que nos pères, se roulaient les pouces et supportaient sans mot dire les crapuleries des curés et des seigneurs.

Foutre pas! C'était du pareil au même, un peu dans tous les recoins. Partout, dans les villes, les artisans et les marchands avaient foutu la conduite aux seigneurs et proclamé la Commune. Le beffroi et les remparts firent la nique aux meurtrières et aux mâchicoulis des donjons féodaux. Dans les Flandres, comme à Paris, la bourgeoisie rouspétait: là-bas envoyant bouler son comte, et ici, cherchant à museler son roi. En Italie, les *paterini* étaient le riche pendant des pastoureaux de France.

Mais le grand tort de ces sacrées Communes fut surtout de n'être que Communalistes et pas du tout Communistes: elles laisseront subsister la propriété individuelle, c'est-à-dire la richesse de la minorité et la misère des masses; le riche marchand trôna à la place du châtelain foutu par terre, et l'histoire de toutes ces cités n'est qu'une lutte qui ne décesse que par l'intervention de la Royauté et la fin des franchises municipales.

La lutte des classes que nos socialos à la manque nous donnent comme un extrait nouveau, fait florès dans la ville émancipée: les gars des métiers n'en pincent pas pour rester sous la coupe des aristos: ils se rebiffent souventes fois et nous avons un renouveau de la grande lutte des patriciens et de la plèbe de la Rome antique. Mais, le triomphe des plébéiens ne modifie pas grand'chose à leur condition.

Les ouvriers ne font que hisser au pinacle d'aucuns d'entre eux, et en ne change rien: ainsi, les Médicis, des purotins de Florence arrivés au pouvoir, feront souche d'aristos et auront comme rejetons des papes, des rois et autres vermineux jean-foutre.

Déjà, cette fameuse loufoquerie guesdiste: «*la conquête des pouvoirs publics*» a pris racine, et des nigaudins de prolos coupent dans le pont. En 1370, la ville hanséatique de Brunswick tombe aux mains des ouvriers comme aujourd'hui Roubaix, et les bourgeois sont envoyés à l'ours. A peu près vers les mêmes temps, un coup de chambard socialo éclate à Nuremberg où les turbineurs ne sont vaincus, par un empereur nommé Charles, qu'après une longue résistance.

Plus tard, toujours en Allemagne, en 1408, un mouvement ouvrier éclate à Lubeck. Les Démocrates (ouvriers des métiers), chassent du Conseil cipal les aristos (commerçants et patriciens et les remplacent par des types pris dans le populo. Les familles des aristos émigrent à Hambourg, mais, là aussi, la Commune a fichu à la porte son Sénat, ramassis de crapules qui avaient fait mettre aux fers un gars d'attaque.

Et partout, l'esprit de révolte fait des galipètes: Mayence, Worms, Strasbourg, Spire, Francfort, Olm, Augsbourg, etc... bougent à leur tour. Partout, les turbineurs cherchent à rogner les griffes aux propre-à-rien de richards.

Et, mille dieux, c'est pas encore fini, au seizième siècle! Voici que vient la *Guerre des Paysans*, une des plus formidables insurrections qu'il y ait eu, - qui nécessiterait des volumes pour être racontée.

Asticotés par un jeune prolo, un tailleur, Jean de Leyde, les bons bougres de Munster rouspétèrent ferme, secouant gaillardement les puces à la chamellerie cléricale. L'évêque et les curés furent chassés comme des malpropres. Le travail fut organisé en commun, comme chez les chrétiens primitifs. Boustifaille, nippes, mobilier, matières premières, tout fut commun à tous et la distribution s'en faisait à tous les types.

Malgré qu'ils ne nussent pas décrottés du maboulisme religieux, les Anabaptistes puisèrent dans le

Communisme une grande force; ce ne fut qu'après dix mois d'un siège soutenu par le populo avec un héroïsme épatant que les charognards de papistes se rendirent maîtres de Munster et firent périr Jean de Leyde dans d'épouvantables tortures.

Ce fut alors, une furie de massacres sur toute l'Allemagne, - quelque chose comme la Semaine Sanglante de 1871.

.Avec la Réforme, qui ne réforma pas grand chose, s'était réveillé le vieux levain d'égalité que renferment les pages de l'Évangile. Il y eut alors une rémescence du christianisme primitif que ne purent faire revivre les hérétiques et les révoltés du Moyen-Age. La divinité de Jésus est niée par les Sociniens et la secte des Enthousiastes va reprendre le bris des statues et des images des anciens iconoclastes.

Mais, là comme dans tous les mouvements révolutionnaires, se forment deux camps: les prudents, les tafeurs, qui ont toujours peur d'aller trop loin, et qui, au lieu de mettre carrément les pieds dans le plat, préfèrent se faire une vie agréable dans la vieille société. Ceux-là furent les protestants, qui voulaient borner le mouvement à une réforme religieuse: Luther fut le Guesde de ce temps là, et ses disciples manœuvrèrent comme de vulgaires socialos à la manque.

L'autre camp, composé du populo, de la foulitude des paysans qui ont plein le dos de leur affreuse exploitation, et de tous les gas d'attaque que les finasseries des luthériens dégoûtent veulent autre chose qu'une réforme morale: ils veulent marcher à la conquête du bien-être. Aujourd'hui, on les baptiserait anarchistes.

Turellement, les gas étaient embistrouillés d'idées biscornues et religiosâtres, - ils étaient de leur époque! N'importe, ils marchaient pour la révolution sociale, et mille dieux, ils marchaient carrément!

C'est vers l'an 1521 que s'éleva en Saxe la secte des Enthousiastes qui jeta son grain de sel dans la Guerre des Paysans alboches.

Laissons de côté son aspect bondieusard et voyons un peu quelles étaient ses idées communistes et révolutionnaires.

«Deux ordres, dit Nicolas Storck en se baladant dans les campluches, deux ordres sont à retrancher du troupeau chrétien, les prêtres et les magistrats: par eux, comme par les loups rapaces, les classes agricoles sont opprimées et déchirées. Supprimez, par le fer et par le feu les princes et les juges. Quant aux évêques et aux pasteurs, chassez-les de leurs paroisses, saisissez leurs biens comme injustement acquis, jetez bas les monastères; anéantissez tous les abus, c'est la volonté du Père auquel nul des mortels ne doit résister».

Je ne saurais vous dire si telle était réellement la volonté du vieux Père des Mouches, - mais, c'était déjà la volonté des culs-terreux qui préluèrent par la démolition des bons dieux de bois ou de plâtre, à la démolition des bons dieux en chair et en os.

Les saints auxquels les bougres cassaient la margoulette étaient l'incarnation des tyrannies locales et ces Enthousiastes alignaient les mêmes arguments que ceux dont les premiers chrétiens s'étaient servis pour justifier leur démolition des idoles et des temples païens.

«Parmi ces bons dieux en pain d'épices que vous adorez et qui vous dédorment, y en a-t-il un qui puisse se soustraire au feu? Regardez, ils subissent passifs et résignés les flammes qui les lèchent!».

De tels dégoisages annonçaient que la foi et les institutions du Moyen-Age battaient rudement la déche.

Par le bris des images les campluchards se faisaient la main à l'écrabouillage des nobles et des frocards.

La Guerre des Paysans était proche.

Cette guerre formidable était préparée par d'affreuses mistouffles, par des brises de liberté qui soufflaient des cités, insurgées par le protestantisme, - ou, comme on le disait alors par l'évangile retrouvé, - quand une occasion la fit éclater dans presque toute l'Allemagne.

La chronique raconte qu'une sale poufiasse de comtesse, Hélène de Rapolstein, non contente de surcharger les pétrousquins de male besogne, toute la garce de semaine, voulut encore le contraindre le dimanche, à aller ramasser des coquilles pour en faire des pelotes et cueillir des fraises dans les bois, pour les faire bouffer aux femelles de son entourage. Ce caprice de guenon gâta tout! Il fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase: la patience des bons bougres était à bout; ils n'y tinrent plus et la guerre éclata.

Dans ce sacré branle-bas des paysans, un type à hauteur, Munzer a joué un rôle assez considérable pour que les frangins me passent deux mots de jaspinaie sur ses palabres et ses actes.

Quoique ensoutané dans sa jeunesse, ce fut surtout un trimardeur allant par monts et par vaux, traqué et pourchassé partout. Il fut expulsé de Zinkau, son patelin natal, de Prague en Bohême et d'une multitude d'autres endroits. Partout où il passait, il émoustillait le populo, conseillant aux chrétiens de foutre en l'air les autorités civiles et religieuses. A sa voix, les églises et les monastères étaient secoués d'importance et les paillards de moines se fuyaient, kif-kif une tripotée de lapins.

A Alsted, où il fit une longue halte, il se répandit en pallas amers contre l'autorité, il parla de la liberté perdue, du populo qui se laissait manger jusqu'au dernier quignon de pain par les magistrats goulus.

Expulsé de cette ville, il galopa tout d'un trait à Nuremberg, Bâle, etc..., semant à pleines mains les doctrines communistes, prêchant: primo, la guerre aux ratichons; deuxièmo, aux princes et aux jageurs.

Il allait, propagandant sans fin ni cesse, toujours persécuté, mis à l'index. traqué comme un fauve.

Ne pouvant rester à la ville, il prit le parti de se réfugier à la campuche où nous le retrouverons dans ma prochaine missive.

Henri DUJARDIN
dit *Le Père Barbassou*.
